



# SAISONS DES VILLES

*Sous la direction de Alain Guez  
et Hélène Subrémon  
Photographies de Armin Linke*



ÉDITIONS DONNER LIEU

# CONDITIONS SAISONNIÈRES DE MILIEUX ET ARCHITECTURE

« Il est revenu le grand printemps.

Le sud s'est ouvert comme une bouche. Ça a soufflé une longue haleine, humide et tiède, et les fleurs ont tressailli dans les graines, et la terre toute ronde s'est mise à mûrir comme un fruit.

L'escadre des nuages a largué les amarres. Ça a fait un grand et long charroi de nues qui montaient vers le nord.

Ça a duré; à mesure on sentait la terre qui se gonflait de toutes ces pluies et de la vie réveillée de l'herbe.

Enfin, une belle fois, on a vu bouillonner le ciel libre sous la poupe du dernier nuage.»

Jean Giono, *Regain*

Dans ses romans, Jean Giono nous met au contact avec la puissance d'enveloppement de la nature. Le climat de la Haute Provence, le jeu des forces parfois bienveillantes parfois dévorantes de l'univers ambiant constitue la toile de fond de récits dans lesquels la vie humaine n'est pas uniquement nourrie par la culture pastorale, mais

aussi en dialogue permanent avec l'aspect vivant de tous les éléments du vocabulaire terrestre (paysage, climat, végétation, faune, etc.).

Cette présence naturelle définit les conditions d'une certaine intensité d'existence et pose à l'architecture et à l'urbanisme les questions suivantes : comment faire pour que la modélisation urbaine ne nous éloigne pas de la richesse de ces présences vivantes ? Comment éviter une dévitalisation de nos conditions de milieux et par extension de la saveur de notre quotidien ? Comment définir des lieux qui, tout en nous inscrivant de fait dans des conditions de vie plus artificielles, offrent aussi de nouvelles possibilités de rencontres avec les saveurs de la Terre, avec sa présence géographique et son caractère vivant.

Même au cœur des grandes villes, le rythme des saisons est encore sensible ; l'environnement saturé de nos métropoles laisse filtrer un tempo sourd dont on ne peut se représenter rationnellement la qualité, mais qui nous habite, comme une sorte de rythmique branchée sur l'extérieur de notre cadre citadin ordinaire.

Comment l'architecture joue-t-elle avec cette dynamique des saisons ? en la magnifiant, en l'ignorant, en s'y opposant ? Peut-elle nous aider à co-exister avec des cycles et des forces dont les échelles de grandeurs nous dépassent ?

Les saisons nous mettent au contact avec des cadences célestes et organiques continues : voyons comment nos arts et techniques de l'aménagement et plus particulièrement l'architecture, parviennent à intégrer le mouvant, le changeant, l'en dehors, l'Ouvert, dans la reconfiguration de notre champ existentiel. C'est une question philoso-

phique à laquelle nous invite le philosophe Français Henri Maldiney (Maldiney, 2007)

« Et c'est l'ouvert qui est au fond le grand secret, le secret le plus quotidien, le moins aperçu mais le plus obstinément présent. Là j'ai prononcé le mot d'Oouvert. [...] L'origine c'est un vers d'Hölderlin, dans une ode à Landauer. Il dit "Viens! dans l'Oouvert, ami!", ensuite il évoque la déchirure de l'espace au-delà des montagnes, comme cette ouverture où on se sent appelé à habiter, non seulement à y entrer mais à s'y épandre».

Questionnons donc, à partir de quatre thèmes (variation thermique, variation sensorielle, rapport à l'instable, rapport au cosmos) la manière dont l'architecture dialogue, dans ses théories et dans sa culture de conception, avec les variations saisonnières

Pour qu'elle joue de manière libre et créative avec la dynamique des saisons, nous allons voir qu'elle doit se départir de plusieurs habitudes pour élargir son imaginaire à de nouvelles perceptions.

## **SAISON: VARIATION CLIMATIQUE ET VOLUPTÉ THERMIQUE**

115

Notre ouverture aux changements saisonniers doit être aujourd'hui abordée avec le souci de la modération et de l'optimisation de notre consommation énergétique. En ce sens, l'architecture doit reprendre la main sur l'approche technique qui domine aujourd'hui le monde du bâtiment et par ses réalisations participer au partage d'une culture thermique, plutôt qu'à la simple mise en œuvre de prestations d'isolation renforcée. Pour ce faire, elle doit renouer avec des pistes que la modernité architecturale avait délaissées alors qu'elle était occupée à magnifier les dimensions spatiales, lumineuses et structurelles des constructions. Elle doit redécouvrir le potentiel de création de la varia-

tion thermique. Dans l'ouvrage *Architecture et volupté thermique*, Lisa Heschong (Heschong, 1981), a montré très clairement que notre environnement thermique est aussi riche en connotations culturelles que peuvent l'être nos environnements visuel, auditif, tactile, olfactif. Sauf que la standardisation occidentale technique de « l'air parfait » a contribué à diminuer notre résistance thermique et à détériorer les mécanismes sensitifs qui permettent l'appréciation de ses variations. A partir d'exemples tirés de différentes traditions, elle met en évidence que des qualités thermiques participent activement à notre appréciation des lieux, par une interface enveloppante qui atteint nos corps autant par contact direct (conduction) que par situation d'enveloppement (radiations) ou relation au mouvement (convection, courant d'air...).

Les qualités thermiques des lieux (sécheresse, humidité, paroi froide ou chaude, différence ou homogénéité de température, stratification, chaleur massique, etc.), ne sont pas des paramètres abstraits, qu'il suffirait de régler comme un thermostat, sur un optimum dans lequel nos corps ne sentiraient plus la présence de l'air ambiant. Lisa Heschong met en évidence l'importance de cette assise thermique dans notre vécu et nous fait comprendre combien la création architecturale s'étirole en se cantonnant dans l'idéal type moderniste de « l'air parfait » ou encore dans la construction de bouteilles thermos sur-isolées. Toutes ces boîtes étanches, climatisées ou non ne facilitent pas ce lien à l'Ouvert que l'on attend de l'architecture.

Notons toutefois que la réglementation évolue puisque l'obtention du label BBC, (Bâtiment basse consommation) exige des simulations thermiques dynamiques, c'est-à-dire

des modélisations prenant en compte les variations thermiques entre nuit et jour et entre l'hiver et l'été. Mais ces mesures plus fines, ces nouveaux outils d'ingénierie ne peuvent pas circonscrire le travail architectural qui reste avant tout une aventure culturelle, c'est-à-dire la construction de relations de confort acceptables en même temps qu'une relation signifiante au climat, à la terre et aux variations de son calendrier.

La production architecturale moderne présente cependant des exceptions à ce désintérêt majoritaire pour les questions thermiques. Citons les écoles de plein air (celle d'Amsterdam construite par Jan Duiker, en 1927 comme celle de Suresnes réalisée par Eugene Beaudouin et Marcel Lods en 1934), influencées par la tradition hygiéniste et les programmes de sanatorium réalisés au début des années 1920.

Citons aussi les travaux d'André Ravereau sur le logement dans la région de Ghardaïa en Algérie : son interprétation remarquable des modes d'habiter traditionnels tels qu'ils se déploient à partir des réalités thermiques de chaque saison, cherchant à les tempérer plutôt qu'à les nier ou s'y opposer.

La prise en compte des variations saisonnières, appréhendées avec une nécessaire frugalité énergétique pousse les architectes à promouvoir des aventures architecturales et thermiques plus ouvertes. L'appel international à idées intitulé « Pour un habitat éco-responsable densifié » présenté dans le cadre de l'exposition *Habiter écologique : quelle architecture pour une ville durable?*<sup>1</sup>, présentait des propositions de logements esquivant la doxa régle-

1 13 mai au 1<sup>er</sup> novembre 2009 à la cité de l'Architecture de Paris.

mentaire des 19 °C pour toutes pièces en toutes les saisons, pour imaginer des espaces aux caractères thermiques diversifiés offrant une plus grande richesse de dimensions, de fonctions, de gradations. L'architecture dépasse alors la mise en cadre exclusivement quantitative de la thermique (isolation contre déperdition) pour des solutions qui « tempèrent » les variations diurnes, nocturnes et saisonnières pour permettre des modes d'habiter à géométrie variable. Les habitats fonctionnent comme des systèmes thermiques vivants qui permettent de contracter ou de déployer les usages en jouant avec les saisons, en acceptant des variations de température dans certaines pièces plutôt qu'en s'enfermant dans les conditions thermiques homogènes d'isolats toujours plus étanches.

La culture japonaise (Wilhite, Nakagami, Masuda, Yamaga, 1996) déploie à ce propos une variété de modes de chauffage, installés au plus près du corps (tapis chauffants, couvertures chauffantes, micro chauffage sous les nappes, bains, ...). Cette thermique du corps, assez différente de la thermique des lieux qui prévaut en Occident, montre que d'autres habitudes sont possibles. Elle joue avec des enveloppes successives ce qui lui permet d'ouvrir très largement le jeu spatial et architectural. La grande liberté, la légèreté et l'innovation dans la relation intérieur/extérieur de l'architecture japonaise contemporaine a semble-t-il à voir avec cette culture thermique.

## VARIATIONS SAISONNIÈRES, VARIATIONS SENSORIELLES

Si l'on prend en compte les conditions de milieux instables qu'offrent les saisons, on voit alors que le modèle d'un idéal spatial unique ne tient pas. Même en ville, les faits sont là. Bien au delà des variations thermiques, les saisons interfèrent avec nos conditions d'environnement. Bruits, vents, dilatation et rétractation, poussée puis pourrissement du végétal, sécheresse et humidité, absence puis coexistence avec les animaux et leurs mouvements, ambiance sonore ou sourde, odeur du proche ou du lointain, ambiance de bois, de feuilles, de fleurs, telle est la palette sensorielle de notre assise terrestre, amoindrie par la scénographie spécifique de notre creuset urbain, mais sous-jacente et toujours présente.

L'architecture peut s'enrichir de nouvelles saveurs en reprenant contact avec la réalité sensorielle d'une terre mouvante et vivante. Plutôt que de courir après des modèles climatiques figés, il s'agit d'utiliser le potentiel architectural de notre assise mésologique et climatique, (l'architecte Philippe Rahm travaille d'ailleurs dans ce sens). Mais pour y parvenir, il convient de se détourner de ce que l'architecte finlandais Juhani Pallasmaa (Pallasmaa, 2005) nomme l'oculocentrisme occidental, cette domination de la vision sur la pensée qui désensibilise d'autres canaux et produit deux effets négatifs quant à notre appréciation de l'architecture : la relation narcissique aux objets architecturaux et le nihilisme produit par l'affaiblissement de notre présence charnelle au monde du fait d'une inscription distanciée induite par cette domination de la vision.

Cette approche mésologique nécessite une appropriation moins conceptuelle de l'expérience architecturale,

une réception des lieux plus ouverte aux potentialités de notre système sensoriel. Les variations saisonnières parlent du vivant, de notre assise terrestre. Elle s'adresse, au germinatif, au végétatif, à l'organique que nous sommes aussi.

Les connaissances en psychologie mettent en évidence que les processus de perceptions sont fondés sur la sensibilité à des variations. Notre corps perçoit des différences d'intensité et non des valeurs absolues. La recherche d'un milieu optimum et invariant constitue une quête utopique, un modèle de perfection à partir duquel plus rien ne devrait bouger. Mais dans le concret de notre perception, un tel aboutissement ressemble fort à un caisson d'isolement : il est peu enviable. Nous avons besoin, en permanence, d'être reliés aux variations de notre environnement, ne serait-ce que pour asseoir notre corps vivant dans un monde vivant. C'est par l'ensemble de ces variations (que dilatent encore le cycle de saisons), que se construisent les fondements de notre relation avec l'environnement.

L'architecte suisse Peter Zumthor, exprime dans deux ouvrages (Peter Zumthor, 2008), l'attention qu'il porte aux registres sensoriels dans sa fabrique architecturale ; ses œuvres en témoignent d'ailleurs avec brio.

#### **LES SAISONS ET LEUR RYTHME ORGANIQUE**

La révolution industrielle a construit une vision horlogère du temps, découpé en parties homogènes, lissé dans l'égrènement continu et régulier des millisecondes, une vision linéaire et orientée, productive, en marche vers

un aboutissement, une histoire. A la différence de cette appréciation du temps, le cycle des saisons nous engage dans un autre jeu de représentation: il nous inclut dans un autre tissage rythmique.

Repartons de cet idéal climatique méditerranéen dont nous mentionnions l'influence précédemment. Depuis l'Antiquité, il accompagne une tradition constructive de pierre et de lumière dont la présence a marqué l'architecture au point de la mettre au service de notre désir d'immuabilité.

Cette volonté de s'inscrire dans l'intemporel, de laisser trace, a renforcé notre représentation du caractère destructeur du temps qui passe. L'architecture, mobilisée par cet appel de l'immuable, a laissé de côté sa souplesse, sa légèreté, sa disponibilité au quotidien, sa capacité à intégrer les variations, à être plus contingente, plus ouverte à l'altération.

L'architecture, qui pourrait se donner comme objectif d'installer au mieux nos vies dans un tel cadre vivant, se trouve sous l'influence de cette tradition occidentale, peu préparée, voire désemparée à tisser des liens avec les données éparses de biotopes aussi mouvants.

L'imaginaire architectural occidental est de plus imprégné de statique, d'immobilité: il cherche sa majesté à partir du caractère solennel et intemporel de composants tels que la lumière, l'intériorité, la matière, la symétrie, la géométrie, la composition, le plein, le vide. Cette tradition architecturale n'aide pas à penser autrement que de manière défensive, le biodégradable, l'instable, le réversible, le démontable, qui sont pourtant des éléments de réflexion utiles pour engager un dialogue avec la rythmique changeante des variations saisonnières.

## LES SAISONS ET LEUR TEMPO COSMIQUE

Le rythme des saisons est aussi inquiétant. Directement issu du jeu des masses et des déplacements cosmiques, il nous fait ressentir la puissance de forces qui dépassent nos possibilités de représentation et d'action. Le jeu des saisons est le fruit du déplacement des planètes, l'illustration que la terre et la nature nous dominant encore par bien des aspects. La gravitation, force sous-jacente qui instaure ces mouvements saisonniers est invisible et pourtant permanente, omniprésente, sous-jacente. L'enchaînement des saisons nous rappelle ce jeu des solstices et des équinoxes, comme un chant ouvert, une rythmique sourde branchée sur un autre tempo, d'autres forces, d'autres horizons.

Mais dans notre volonté de nous affranchir de trop de dépendances, nous avons progressivement édifié un monde séparé des aléas et des limitations de la nature. Par étapes successives, nos modes de bâtir et d'habiter nous ont extrait des contraintes et des conditions de milieux originels, pour nous installer aujourd'hui dans des univers urbains artificiels, assumant une part d'utopie virtuelle et de nihilisme. Cet échafaudage civilisationnel est suractif et nous mobilise fortement à son programme développementiste : Alexandre Le Grand a écrasé Diogène.

Cependant, à voir les crises en série qui se conjuguent et s'amplifient, on perçoit l'urgence d'une nouvelle philosophie de l'aménagement, moins obsédée de volonté de puissance et de domination mais au contraire plus encline à recomposer notre désir d'épanouissement à partir des contingences de notre inscription terrestre.

Citons pour conclure trois champs qui alimentent notre réflexion dans cette direction. Le géographique, avec ce beau petit livre de géographie existentielle d'Eric Dardel,

*L'homme et la terre* (Dardel, 1952) dans lequel il envisage l'homme comme apte à se réaliser dans sa condition terrestre. Le poétique, avec Kenneth White et les travaux de son Institut de géopoétique, qui relie chaque culture à son horizon, à sa poétique terrestre spécifique. Le philosophique enfin, avec les apports de la philosophie écocentree et de l'éthique environnementale (Baird Callicott, 2010; Larrère, 2006; Descola, 2005 et 2010) qui propose les outils pour repenser notre relation avec la nature.

L'imperceptibilité agissante des forces qui mènent la danse des saisons est bien là, toujours là, dilatant les dimensions par lesquelles nous sommes en contact avec le monde environnant et nous invitant de manière sous-jacente à retrouver un vieux chantier architectural et métaphysique : celui de Stonehenge, des solstices, de l'horizon ouvert du cosmos et de ses grandeurs libres.

Architecture et urbanisme doivent alors se penser, en plus de leur génie constructif propre, comme une compétence d'édifier apte à domestiquer notre puissance opératoire afin d'installer nos vies plus encore en amitié avec notre assise physique, avec ces éléments qui nous dépassent mais aussi nous incluent dans une dimension plus énigmatique et plus ouverte de notre existence.